

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red square. The letter "u" is stylized with a circular element around it.

Romans

Volume 7, Number 3, Winter 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12814ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1985). Review of [Romans]. *Lurelu*, 7(3), 11–13.



Henriette Major
LA MACHINE À RÊVES
Illustré par Marc Mongeau
Éd. Mondia, 1984, 24 pages. 3,75 \$

M. Toulmonde ne rêve plus. Ni éveillé, ni endormi. Voyageant au pays de Nimportout, il rencontre un certain M. Machinchouette, inventeur de machines de toutes sortes. Ce dernier doit bien posséder une machine à rêves. Oui... mais elle est très spéciale. C'est un livre... intitulé *La machine à rêves*.

Cette conclusion étonne le lecteur qui s'attendait tout le long du récit à apercevoir une machine compliquée digne des inventions de M. Machinchouette. Mais non, le petit «objet plat et rectangulaire» (p. 22) tenant dans les mains devient tout à coup un instrument aux pouvoirs magiques! Il permet de rêver!

Adieu donc à ces machines à la mode: vidéojeux, mini-ordinateurs, poupées robotisées? L'auteure ne veut certainement pas conclure ainsi, mais elle apporte sa réflexion personnelle sur une certaine crise actuelle de l'imaginaire. Son hommage à l'écriture et au pouvoir des mots est simple, très touchant... et sans équivoque.

L'humour est de la partie. Les dialogues et les descriptions ne ratent pas leur effet. L'enfant s'amusera bien: ce pauvre M. Toulmonde doit se débattre pour ne pas être le cobaye de toutes les inventions de M. Machinchouette.

Ce volume au texte plein de fantaisie souffre certainement de l'absence de couleurs à l'intérieur des pages. Cependant, les illustrations en noir et blanc lumineuses et très nuancées débordent de détails visuels très drôles. Mais pourquoi les rêves retrouvés de M. Toulmonde (à la dernière page) ne sont-ils pas représentés en couleurs?

Les jeunes lecteurs de 8 à 10 ans aimeront bien cette histoire ouverte sur l'humour et la réflexion. Il leur faudra toutefois lire un texte assez long (pour ce type d'album), mis en pages de façon un peu terne.

Francine Lacoste
Commission scolaire Sainte-Croix



Claudette Seyer
SAMEDI, RUE SAINT-LAURENT
Illustré par Michel Fortier.
Éd. Mondia, 1984, 24 pages. 3,75\$

Noémie quitte la campagne avec ses parents, un beau samedi matin, pour se rendre chez des amis qui habitent rue Rachel à Montréal. Une grande partie de la journée sera consacrée à une longue promenade sur la rue Saint-Laurent, en compagnie de Pierre, son père, et de leur jeune guide de onze ans, prénommé Guillaume.

Les trois promeneurs décident d'en profiter pour faire des provisions et défilent de boutique en boutique en soulignant l'atmosphère particulière de quelques-unes d'entre elles et en énumérant la variété de produits qu'ils peuvent s'y procurer. Ils plongent dans l'agitation de la rue avec aisance et donnent l'impression de se retrouver au coeur d'un grand marché public.

Ce sera sûrement une journée mémorable pour Noémie, puisqu'elle aura l'occasion de se rendre «au restaurant de viande fumée le plus populaire en ville» et d'apprendre beaucoup de choses: ce qu'est un appartement, que Montréal est une île, l'origine de la viande fumée, etc.

Malgré ces éléments pédagogiques flagrants, le texte se digère assez bien. La disposition des paragraphes en facilite la lecture et la compréhension. Le vocabulaire est choisi: «traîne-paquets, dix-huit heures, trente cents». Le ton rythmé du récit et la touche d'humour qu'il contient resserrent les liens entre les personnages. Les réactions de ceux-ci nous les rendent sympathiques, bien que Noémie et Guillaume semblent précoces: ainsi, Guillaume (onze ans) «s'est chargé d'organiser la journée».

Somme toute, cet ouvrage vise à faire connaître un tronçon de la rue Saint-Laurent et y réussit assez bien. Il est, de plus, agréablement complété par des illustrations pleines de mouvement; on y relève toutefois deux fautes d'orthographe: «hébraïque», en page 11, et «huitre», en page 21.

GINETTE TRANCHEMONTAGNE
Bibliothèque de Saint-Eustache

romans



Danièle Simpson
L'ARBRE AUX TREMBLEMENTS ROSES

Illustré par Renée Grégoire
Éd. Paulines, collection Jeunesse-Pop;
Science-fiction, 1984, 103 pages. 4,95 \$

Sara habite Là-où, une planète où le vent d'ouest joue des tours aux couleurs. Un jour, elle aperçoit l'Arbre. À la base de son tronc, elle voit des ondulations rousses qui apparaissent avec la régularité d'un battement répété. Alors, s'il y a battement, il y a coeur. L'Arbre a donc un coeur.

L'auteure a réussi, avec ce roman de science-fiction, un livre très agréable à lire. Le texte est original et très imagé: «Il (le fleuve) fait sa gymnastique du matin en sautant par-dessus les rochers qui le bordent.» Elle a donné langage à l'arbre et à l'oiseau qui, ajoutés aux nombreux dialogues intégrés au texte, rend la lecture vivante.

La langue est accessible, pas trop littéraire. La signification des mots difficiles est intégrée au texte, ce qui aide le lecteur à suivre l'histoire.

La page couverture très colorée contraste avec les trois illustrations noir et blanc. Sans être essentielles à la compréhension de l'histoire, elles invitent les jeunes lecteurs à choisir ce volume.

En résumé, un roman de science-fiction au texte original et imagé, qui plaira aux jeunes lecteurs de 9 à 12 ans.

Michèle Lamoureux
Bibliothèque municipale de Lévis

Charles Montpetit
TEMPS PERDU
Illustré par l'auteur
Éd. Paulines, collection Jeunesse-Pop,
Science-fiction, 1984, 127 pages. 5,95 \$

Décidément, les confrontations entre humains et extra-terrestres ne vont pas sans poser quelques difficultés! Marianne, l'héroïne de cette rencontre du troisième type (méfiez-vous des placards d'école pour sécher les cours!...), devra y laisser sa peau et s'en chercher une autre...

Encore qu'on veuille bien nous présenter une entité extra-terrestre



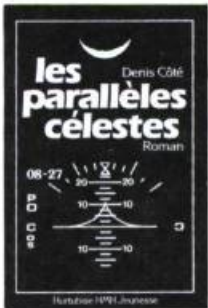
supérieurement évoluée, ne nous y fions pas!

Les préoccupations philosophiques et métaphysiques de l'entité ne concordent pas tout à fait avec les aventures burlesques dont elle est la cause, et Marianne la victime; le lecteur dérouter est rapidement identifié comme le dindon de la farce. Néanmoins, si ce dernier possède la tournure d'esprit baroque nécessaire à la poursuite de l'expérience, il lui restera à surmonter les subtilités dues à l'utilisation de certaines notions abstraites et d'un vocabulaire parfois touffu; il lui faudra aussi s'extirper régulièrement de la confusion engendrée volontairement par les réincarnations successives de Marianne.

Toutefois, si ce lecteur est précisément un jeune adolescent, il en aura tout son saoul de suspense, d'absurde et de descriptions nauséabondes (voir en page 86 comment survivre à l'intérieur d'un dragon), somme toute de quoi satisfaire les tendances «sado-comiques» de sa génération.

Une héroïne dénuée de stéréotypes, un dénouement inattendu et des jeux suggérés à même le déroulement de l'action confirment l'originalité et l'actualité de cette oeuvre.

Isabelle Vinet
Institut Canadien de Québec
Succursale Canadienne



Denis Côté
LES PARALLÈLES CÉLESTES
Éditions Hurtubise HMH Jeunesse,
Montréal, 1983, 168 p. 7,95 \$

C'est avec un peu de retard que je vous parle du second roman de Denis Côté, *Les parallèles célestes*. Il est toutefois plus que nécessaire d'en faire la recension puisque c'est grâce à cette oeuvre (et aussi grâce à *Hockey-*

eurs cybernétiques, éd. Paulines) que l'auteur a remporté le grand prix de la science-fiction et du fantastique québécois pour sa production de l'année 1983.

Qu'y a-t-il de si remarquable dans *Les parallèles célestes* dont Paul-André Bourque, le président du jury qui a décerné le prix, vantait la qualité de l'écriture? D'abord une bonne mise en situation (l'arrivée d'un jeune enseignant dans une petite ville du nord du Québec), puis la création d'un rapport de forces, d'une intrigue constituée d'antagonismes tranchés et d'un fait de mystère autour duquel s'articule un suspense. Le récit en soi est plutôt traditionnel dans sa forme. Il s'apparente même à un certain type de conte avec ses interdictions, ses transgressions et ses révélations progressives. Cela permet au jeune lecteur de se perdre et de se retrouver dans le récit. Une différence apparaît toutefois ici: elle tient dans le fait que Denis Côté exploite, dans cette forme connue, «un mythe moderne», pour reprendre l'expression de C. G. Jung chez qui le romancier va puiser certaines hypothèses sans s'y référer explicitement. Or, ce mythe nouveau est précisément le fait de mystère qui donne toute sa valeur au récit. *Les parallèles célestes* posent, en surface, le problème des soucoupes volantes (des OVNI) en suggérant, en profondeur, qu'elle puissent être des réalisations matérielles nées de nos propres rêves, qu'elles puissent être des doubles, des reflets, des miroirs ou des projections de notre propre psyché. Il est intéressant de noter que l'avant-dernier chapitre ne fait qu'ouvrir toute une série d'hypothèses et que le dernier chapitre ne tranche aucune question. Comment d'ailleurs clore un tel débat sans tomber dans le simplisme?

Un petit détail m'a agacé: le caractère par trop angélique de Julian qui détient des pouvoirs psychiques (ESP). En revanche, Jacek, le héros, est mieux campé. Je me suis amusé à inverser les lettres de son nom: ce qui donne Kecaj, c'est-à-dire, en gros, que sais-je? Cela, je crois, pourrait bien résumer ce récit de la rencontre avec l'inconnu.

Michel Lord
Université Laval

Paule Daveluy
...ET LA VIE PAR DEVANT
Éd. Paulines, collection Lectures-VIP,
Montréal, 1984, 107 pages. 4,95 \$

Auteure de littérature de jeunesse bien connue au Québec, Paule Daveluy a remporté plusieurs prix tout au long de sa carrière, notamment pour son premier roman, *L'été enchanté*, paru en



1958. Avec *...Et la vie par devant*, elle nous offre une quinzaine de récits publiés dans la revue *Vidéo-Presse* entre 1981 et 1983.

D'une longueur variant entre cinq et dix pages, ces récits mettent en scène des adolescents de treize à quinze ans, groupe visé par l'auteure. Solange, Marc, Nina et les autres vivent en famille, fréquentent l'école secondaire, partagent des amitiés et font face au dur apprentissage de la vie. Chaque récit met en valeur un thème particulier, dont la liste complète apparaît à la table des matières. Mentionnons entre autres: auto-stop, amour, mariage, choix d'une carrière, adoption, naissance, quête d'identité, responsabilité humaine et relations professeurs-élèves. Les problèmes, abordés sont complexes, et il est déplorable de constater que leur traitement est plutôt superficiel. Les conclusions des récits et les solutions proposées relèvent trop souvent du cliché. On peut tout au plus en tirer matière à réflexion.

Les personnages réussissent toutefois à capter l'intérêt malgré leur manque de profondeur. Le mérite en revient à la qualité de l'écriture de Paule Daveluy. Le style vivant des dialogues reflète la structure même de la pensée des adolescents. Le vocabulaire simple mais juste peut contribuer à enrichir le répertoire des jeunes lecteurs.

Les personnages adultes se limitent à quelques apparitions fugitives de parents, et principalement à Benoît Meilleur, professeur de français dans une polyvalente de la métropole. Nous lui emprunterons d'ailleurs pour conclure une réflexion issue du dernier récit du recueil et qui exprime avec justesse le propos de l'ensemble des récits:

«On aura beau dire que la jeunesse d'aujourd'hui se laisse porter par le courant, qu'elle est punk, rocker, décrocheuse, ou pis, défaitiste, indifférente, dépolitisée, moi, Benoît Meilleur, professeur de français dans une polyvalente de la métropole, je n'en reviens pas de ce dont les jeunes sont capables, quand ils veulent se donner la peine... La relève, elle est là.»

Denise Dolbec
Bibliothèque nationale du Canada



L'IROQUOISE / THE IROQUOISE

Textes présentés et annotés
par Guildo Rousseau.

Éd. Naaman, Sherbrooke, 1984,
77 pages. 8,00 \$

L'Iroquoise relate l'histoire d'une jeune martyre, qui, avec sa soeur, est enlevée à sa tribu par les Outaouais. Pour se venger du père des deux jeunes Iroquoises, qui abhorre tout ce qui est français et chrétien, les Outaouais confient leurs prisonnières au père Mesnard avec la recommandation d'en faire deux bonnes chrétiennes. Le père des deux jeunes filles jure de les récupérer et de se venger des chrétiens. L'une d'elles, déjà entrée au couvent, échappe au courroux paternel, mais l'autre, mariée à un jeune militaire français, est reprise par sa tribu lors d'un épouvantable massacre et, refusant d'abjurer sa foi, elle meurt sur le bûcher allumé par son père.

La légende de *L'Iroquoise*, dont l'importance pour la littérature canadienne n'est plus à démontrer, fut d'abord publiée en anglais en 1827, sans nom d'auteur, dans un journal américain, *The Truth Teller*. Quelques mois plus tard, l'historien canadien Michel Bibaud en donne une traduction dans *La Bibliothèque canadienne*. Ce sont ces deux textes qui nous sont présentés ici dans une édition synoptique précédée d'une bibliographie et d'une bonne introduction, fort détaillée, dans laquelle Guildo Rousseau fait le point sur les connaissances actuelles que nous avons de cette légende et sur les problèmes qui voient encore la question de son origine. Cette publication a le mérite de mettre en parallèle deux textes, dont l'un (la version anglaise) est aujourd'hui très difficile à trouver. Elle nous permet de constater que, dans l'ensemble, la traduction de Michel Bibaud suit fidèlement le texte anglais, sauf dans l'introduction où le traducteur, dans une initiative heureuse, abrège considérablement l'original pour ne garder que l'essentiel. Pour ce qui est de l'art de Michel Bibaud traducteur, sa fidélité excessive à l'original l'amène à utiliser de nombreux anglicismes lexicaux, la plupart relevés en note par l'éditeur, mais aussi quantité de maladroites,

d'inexactitudes et de trop fréquents calques syntaxiques.

Cette édition apporte une contribution de qualité aux études littéraires. Elle pourra également être utilisée avec profit dans les classes d'immersion, avec des lecteurs ayant atteint une certaine maturité intellectuelle, ou dans tout autre contexte touchant à l'étude des Amérindiens, à leur culture et à leurs relations avec les Blancs.

Françoise Lepage
Traductrice
Ottawa



Paule Doyon

WINDIGO, LÉGENDE INDIENNE

Éd. Naaman, collection Lectures
brèves, 1984, 54 pages. 4 \$

L'histoire prend son envol au coeur harmonieux d'un monde mythique: l'univers amérindien (Windigo) avant l'arrivée en coup de massue de l'homme blanc. Elle perd de sa force poétique pour devenir l'illustration, trop peu transposée dans l'imaginaire, d'une thèse sur l'influence néfaste de notre civilisation sur un peuple dont on a cherché à repétisser l'âme, pays et êtres compris. La grandeur mythique renaît à la fin du récit pour raconter le déluge de neige, la mort de Windigo et la disparition de ses enfants dans l'alcool ou la civilisation américaine. Pour les deux meilleures parties de cette légende, l'auteur a utilisé une langue et une structure de récit complexes exigeant une certaine agilité dans le maniement des symboles, des métaphores et du langage mythique. L'autre partie, beaucoup moins intéressante mais plus accessible, ressemble à un roman à thèse de qualité moyenne: on raconte le présent, difficile à mythifier..., cette fascination qu'exerce sur les Amérindiens la dangereuse facilité de la culture des Blancs. Cette facilité ronge le lien millénaire entre la nature et l'Amérindien. Milly, la fille de l'Amérindienne et du Blanc, n'a plus la connaissance directe de la nature: elle en meurt. William, le fils de Windigo, se noie dans l'eau de feu. L'auteur a réussi à raconter une histoire du peuple amérindien des origines jusqu'à aujourd'hui, ce qui est assez rare. Sans

être à la portée de tous les lecteurs (longues descriptions, symboles complexes, etc.), ce livre peut être suggéré à certains adolescents.

Michèle Gélinas
Bibliothèque centrale-Enfants
Ville de Montréal

etc!



LA GUERRE DES TUQUES

Un film d'André Melançon

Scénario: Danyèle Patenaude
et Roger Cantin

Productions La Fête 1983

Durant les vacances de Noël, il faut bien passer le temps. Deux groupes d'enfants décident donc de jouer à la guerre. Une véritable forteresse de neige et de glace est construite. Le jeu consiste à la prendre d'assaut afin de s'emparer d'un butin constitué d'objets de toutes sortes apportés de bonne grâce par chacun des enfants.

Dans cette guerre, comme dans toutes les vraies guerres, il y a des chefs, une stratégie, des mercenaires, la solidarité et l'amour qui est plus fort que tout. Plus fort que la guerre, plus fort que la haine. Il y a aussi des perdants et des morts. Il y a aussi ceux qui ne veulent pas jouer à la guerre et qui préfèrent la poésie aux canons.

André Melançon n'a rien oublié. *La guerre des tuques* est une vraie guerre. Mais c'est une guerre toute simple comme il en existe encore pour défier l'ère nucléaire. La guerre de Melançon est une guerre simple, sans artifice, une guerre sans les 927 effets spéciaux (ce n'est pas un chiffre cité au hasard) du *Retour du Jedi*. André Melançon a réussi un pari incroyable: intéresser les enfants (et leurs parents), les river littéralement à l'écran durant une heure et demie sans un seul effet spécial.

Aucun effet spécial et surtout pas de casse-tête, de poupée, de macarons ou de cartes de *La guerre des tuques* dans nos boîtes de céréales. Ce film n'aura pas besoin de tous ces dérivés commerciaux pour devenir inoubliable.